

(291 et passim) de l'alliance chrétienne que le peuple juif « affirme son identité propre et singulière » (290) ? – Malgré ces quelques interrogations qu'il soulève immanquablement, ce travail bien documenté a le mérite d'inciter à la réflexion, de l'enrichir par ses renvois érudits et de présenter au lecteur français un poète peu connu dont le destin tragique, imprégné de l'intime articulation entre la vie et la poésie (305), ne peut laisser indifférent. – L. LEHNEN

Danièle BELTRAN-VIDAL. — *Bernanos, Jünger, Teilhard de Chardin. Quatre ans de tranchée : survivre et écrire* (Paris, L'Harmattan, « Espaces littéraires », 2017).

L'absence de hiérarchie postulée par le titre, qui range les auteurs concernés par ordre alphabétique, est trompeuse. Danièle Beltran-Vidal, spécialiste d'Ernst Jünger, accorde à ce dernier beaucoup plus de place qu'aux deux autres auteurs. Ce qui est d'ailleurs compréhensible puisque l'expérience de la guerre a eu une influence décisive sur l'œuvre de Jünger alors qu'elle n'est relatée que dans la correspondance de Teilhard de Chardin, qui fut pendant quatre ans brancardier et aumônier, et qu'elle n'apparaît ou ne transparaît que dans quelques textes de Bernanos qui combattit au front comme Jünger mais n'a pas écrit de livre de guerre. La comparaison de ces trois auteurs, deux Français et un Allemand, deux chrétiens assumés et un auteur qui se rapprochera du christianisme au cours de la Seconde Guerre mondiale mais dont la pensée et l'œuvre évoquent plutôt dans l'ensemble une certaine spiritualité panthéiste et païenne, peut d'autre part paraître étrange. Mais l'intérêt de l'ouvrage consiste précisément dans la mise en évidence des similitudes que tisse leur commune expérience de la Première Guerre mondiale, malgré la différence des nationalités et des points de vue.

Jünger et Bernanos se réclament tous deux de la filiation de Léon Bloy et de son refus de la modernité. Pour eux « l'expérience intérieure » de la guerre est une expérience spirituelle qui contraste avec l'individualisme et l'enlèvement matérialiste de la société bourgeoise qui perdure à l'Arrière. Les « héros du Front » retrouvent les vertus héroïques de l'honneur et du sacrifice à la communauté. Le sous-titre de l'ouvrage indique qu'écrire a d'abord été un instrument de survie pendant la guerre, puis, après la guerre, le moyen de faire revivre cet héritage seul garant d'un possible renouveau et trop vite oublié par un après-guerre qui retombe dans le « nihilisme du simulacre » et la dictature de la technique.

L'ouvrage suit l'évolution des auteurs et décrit leur éloignement de leur nationalisme premier, par ailleurs justifié en son temps comme quête d'un sens. S'éloigne également la prégnance de l'expérience guerrière. Se maintient en revanche chez les trois auteurs, au sein d'une pensée d'ordre apocalyptique, l'espérance d'un renouveau spirituel de l'humanité. Le dernier chapitre consacré aux philosophies de l'histoire de Jünger dans *Le Mur du temps* (1959) et de Teilhard dans *Le Phénomène humain* (1955) accrédite cette thèse d'un optimisme plutôt cosmique chez le premier et chrétien chez le second (par ailleurs assez absent de l'ouvrage).

On peut regretter la trop vive empathie de l'auteure avec ses trois auteurs. D'emblée, elle voit en eux de grands humanistes et, pour la période de l'entre-deux-guerres, ignore, un peu trop à mon goût, les implications idéologiquement et politiquement dangereuses de leur engagement nationaliste (l'esthétisation de la guerre par Jünger étant par exemple présentée comme une nécessité de la remémoration et de l'exploitation littéraire des expériences). Mais on apprécie la pertinence ou parfois la hardiesse de rapprochements qui, fondés sur des lectures abondantes, mettent en évidence l'empreinte durable sur les esprits de la « catastrophe originelle du XX^e siècle ». — G. MERLIO